DE L'IMAGINATION PASCALIENNE

Par MASAYOSHI HIROTA*

I. Nous nous proposons d'essayer, dans ce présent mémoire, de définir autant mieux que possible la signification et la portée de la conception pascalienne de l'imagination qui apparaît dans les *Pensées*. Le nombre assez limité des fragments où il est question de l'imagination rend la recherche un peu hasardeuse; nous croyons cependant apercevoir que Pascal attribue à cette faculté humaine, "maîtresse d'erreur et de fausseté", un rôle très important et qu'elle constitue en effet une partie intégrante de la structure des *Pensées*.

Pour mettre en évidence la préoccupation que Pascal porte sur l'imagination, il conviendrait d'examiner d'abord des emprunts de Montaigne qu'on peut trouver dans le fragment L. 44-B. 82¹ consacré au sujet des effets de puissances trompeuses et portant pour titre "Imagination." Ce fragment est, comme dit M. Léon Brunschvicg, "plein de souvenirs de Montaigne" et surtout de la lecture de l'Apologie de Raymond Sebond. Nous nous permettons de reproduire ci-dessous le fragment pascalien avec les textes de Montaigne rapprochés par les éditeurs et par nous-mêmes.

FR. L. 44-B. 82

Imagination.

C'est cette partie dominante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Encore —

Mais, étant le plus souvent fausse elle ne donne aucune marque de sa qualité marquant du même caractère le vrai et le faux. Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages, et c'est parmi eux l'imagination a le grand droit de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à

Essais²

**3" Car c'est à la vérité une violente et traistresse maîtresse d'escole, que la coutume. Elle établit en nous, peu à peu, à la desrobée, le pied de son autorité: mais par ce doux et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous luy voyons forcer, tous les coups, les reigles de nature" (*Ess.*, I-23)

* *Chargé de cours (langue et littérature françaises)*

¹ Les textes de Pascal sont cités d'après les *Oeuvres Complètes* éditées par Louis Lafuma et publiées aux éditions du Seuil 1963. Pour la numérotation du fragment, nous donnons d'abord le numéro de l'édition Lafuma (L) et ensuite celui de l'édition Brunschvicg (B.).

² Nous citons les textes des *Essais* d'après la nouvelle édition de Pierre Villey précédée d'une préface de V.-L. Saulnier. P.U.F. 1965.

³ Les rapprochements portant deux astérisques sont proposés par nous-mêmes.

la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres, Elle fait croire douter, et nier la raison. Elle suspend les sens, elle les fait sentir.

“ On s'aperçoit ordinairement aux actions du monde que la fortune, pour nous apprendre combien elle peut en toutes choses, et qui prend plaisir à rabattre nostre presumption, n'ayant peu faire les malhabiles sages elle les fait heureux, à l'envy de la vertu.” (Ess., III, 8)

“ Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination ? Nous en voyons ordinairement se faire saigner purger et medeciner, pour guerir des maux qu'ils ne sentent qu'en leur discours.” (Ess., Apol.)

Elle a ses fous et ses sages. Et rien ne nous dépite d'avantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par l'imagination se plaisent tout autrement à eux-même que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire, ils disputent avec hardiesse et confiance—les autres avec crainte et defiance—et cette gaité de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une couvrant de gloire, l'autre de honte.

Qui dispense la réputation, qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands, sinon cette faculté imaginante. Toutes les richesses de la terre (sont) insuffisantes sans son consentement. Ne diriez-vous pas que ce magistrat dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature sans s'arrêter à ces vaines

circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles. Voyez-le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévot renforçant la solidité de sa raison par l'ardeur de sa charité; le voilà prêt à l'ouïr avec un respect exemplaire. Que le prédicateur vienne à paraître, si la nature lui (a) donné une voix enrouée et un visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé de surcroît, quelque grandes vérités qu'il annonce je parie la perte de la gravité de notre sénateur.

Le plus grand philosophe du monde sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice quoique sa raison convainque de sa surté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.

Je ne veux pas rapporter tous ses effets; qui ne sait que la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon, etc. emportent la raison hors des gond.

⁴ Ce rapprochement est proposé par M. le professeur Yoichi MAEDA dans sa thèse inédite: "Les arguments apologétiques chez Montaigne et Pascal" dont la traduction japonaise a été seule publiée en 1929, à SOGENSHA, Tokyo.

"Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clairesemez qui soit suspendue au haut des tours de nostre Dame de Paris, il verra par raison évidente qu'il est impossible qu'il en tombe, et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoutumé le mestier des recouvreurs) que la veüe de cette hauteur extreme ne l'espouvante et ne le transisse. Car nous avons assez affaire de nous assurer aux galeries qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnées à jour, encores qu'elles soyent de pierre. Il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensee. Qu'on jette une poutre entre ces deux tour, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher comme nous ferions, si elle estoit à terre." (*Ess., Apol.*)

"⁴Les médecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent par aucuns sons et instruments jusques à la fureur. J'en ay veu qui ne pouvoient ouyr ronger un os sous leur table sans perdre patience; et n'est guierre homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer; comme, à ouyr mascher prez de nous, ou ouyr parler quelqu'un qui ait le passage du

Le ton de voix impose aux plus sages et change un discours et un poème de force.

L'affection ou la haine changent la justice de face, et combien un avocat bien payé par avance trouve (-t-) il plus juste la cause qu'il plaide.

Commbien son geste hardi la fait-il paraître meilleure aux juges dupés par cette apparence. Plaisante raison qu'un vent manie et à tous sens.

Je rapporterais presque toutes les actions des hommes qui ne branlent presque que par ses secousses. Car la raison a été obligée de céder, et la plus sage prend pour ses principes ceux que l'imagination des hommes a témérairement introduits en chaque lieu.

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines dont ils s'emmailotent en chafourés, les palais où ils jugent, les fleurs

gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent jusque à la colère et la haine." (*ibid.*)

"On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que tous nous autres françois cognoissons, m'avoit imposé en me récitant des vers qu'il avoit faicts, qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeux en feroient contraire jugement à mes oreilles, tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy." (*ibid.*)

"Vous recitez simplement une cause à l'Advocat, il vous y répond chancellant et douteux: vous sentez qu'il luy est indifférent de prendre à soustenir l'un ou l'autre party: l'avez-vous bien payé pou y mordre, et pour s'en formaliser? commence-t-il d'en estre intéressé? y a-il eschauffé sa volonté? Sa raison et sa science s'y eschauffent quant et quant: voilà une apparence et indubitable vérité, qui se présente à son entendement: il y découvre une toute nouvelle lumière, et le croit et bon escient, et se le persuade ainsi." (*ibid.*)

"Vrayement il y a bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidens d'un si léger vent. (*ibid.*)

de lys, tout cet appareil auguste était fort nécessaire, et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la véritable justice, et si les médecins avaient le vrai art de guérir ils n'auraient que faire de bonnets carrés. La majesté de ces sciences seraient assez vénérables d'elle-même, mais n'ayant que des sciences imaginaires il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire et par là en effet ils s'attirent le respect.

Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte parce qu'en effet leur part est plus essentielle. Ils s'établissent par la force les autres par grimace.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqué d'habits extraordinaires pour paraître tels. Mais ils se font accompagner de gardes, de balafrés(?). Ces troupes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant et ces légions qui les environnent font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit, seulement ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le grand seigneur environné dans son superbe sérail de quarante mille janissaires.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

L'imagination dispose de tout; elle fait la beauté, la justice et le bonheur qui est le tout du monde.

Je voudrais de bon coeur voir le livre italien dont je connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, *dell' opnione*

“ Qu'il (un maistre és arts) oste son chaperon, sa robbe et son latin; qu'il ne batte pas nos aureilles d'Aristote tout pur et tout cru, vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis.” (*Ess.*, III-8)

3

**“ Et somme, à ma fantaisie, il n'est rien qu'elle (la coutume) ne face, ou qu'elle ne puisse: et avec raison l'appelle Pindarus, a ce qu'on m'a dict, la Royne et Emperiere du monde.” (*Ess.*, I-23)

regina del mondo. J'y souscris sans le connaître, sauf le mal s'il y en a.

Voilà à peu près les effets de cette faculté trompeuse qui semble nous être donnée exprès pour nous induire à une erreur nécessaire. Nous en avons bien d'autres principes.

Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser, les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là vient toute là dispute des hommes qui se reprochent ou de suivre leurs fausses impressions de l'enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles. Qui tient le juste milieu qu'il paraisse et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, (*qu'on ne*), même depuis l'enfance, fasse passer pour une fausse impression soit de l'instruction, soit des sens.

Parce, dit-on, que vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre était vide lorsque vous n'y voyez rien, vous avez cru le vide possible. C'est une illusion de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent parce qu'on vous a dit dans l'école qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenait si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé? Le sens ou l'instruction?

Nous avons un autre principe d'erreur: les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute pas que les petits n'y fassent impression à leur proportion.

“Et que cette raison qui se manie à notre poste, trouvant toujours quelque diversité et nouvelleté ne laisse chez nous aucune trace apparente de la nature. Et en ont fait les hommes comme les parfumeurs de l'huile: ils l'ont sophistiquée de tant d'argumentation et de discours appelez du dehors, qu'elle en est devenue variable et particulière à chacun, et a perdu son propre visage, constant et universel.” (*Ess.*, III-12)

“Si c'est un enfant qui juge, il ne sçait ce que c'est; si c'est un savant, il est préoccupé.” (*Ess.*, *Apol.*)

“Ce ne sont pas seulement les fievers, les breuvages, et les grands accidens, qui renversent notre jugement; les moindres choses du Monde le tournevirent. Et ne faut pas douter, encore que nous ne le sentions pas; que si la fievre continue peut atterer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion... si ma santé me rid, et

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. Il n'est pas permis au plus équitable homme du monde d'être juge en sa cause. J'en sais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de la leur faire recommander par leurs proches parents. La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. S'ils y arrivent ils en écachent la pointe et appuient tout autour plus sur le faux que le vrai.

La confrontation du fragment L. 44-B. 82 et des textes de Montaigne, dont nous nous excusons de la longueur mais qui paraît indispensable pour l'intelligence de la conception pascalienne de l'imagination, mériterait quelques commentaires.

D'abord, comme l'on peut facilement voir, le long fragment n'est pas consacré à l'imagination toute seule et il a pour son thème les effets de diverses puissances trompeuses. Or, l'imagination couvre, plus que la moitié du fragment et en usurpe le titre général, ce qui prouve bien, nous semble-t-il, l'intérêt particulier que porte Pascal pour "cette superbe puissance ennemie de la raison".

D'autre part, nous constatons, avec M. Jean Mesnard,⁵¹ l'absence des mots-clés "imagination" ou "fantaisie" dans les textes rapprochés de Montaigne. Ce fait est d'autant plus significatif que "imagination" et "fantaisie" sont les termes qui apparaissent fréquemment dans les *Essais* dont un chapitre a pour sa matière "Force de l'imagination." Pascal a-t-il soigneusement évité de faire évoquer les passages où Montaigne parle directement de l'imagination, pour bien marquer ainsi la différence de son propre point de vue et de celui de l'auteur des *Essais*? En tous cas, ce qui est certain, c'est que Pascal introduit le mot "imagination" à l'endroit où Montaigne ne désigne pas le jeu de cette faculté et que, quant à l'imagination animiste dont celui-ci parle avec tant d'ardeur dans le chapitre de la

la clarté d'un beau jour, me voilà honneste homme: si j'ay un cor qui me presse l'orteil, me voilà renfroigné, mal-plaisant et inaccessible." (*ibid.*)

"Ceux qui ont la jaunisse, ils voyent toutes choses jaunastres et plus pasles que nous... Ceux qui ont cette maladie, que les medecins nomment Hyposphragma, qui est une suffusion de sang sous la peau, voyent toutes choses rouges et sanglantes." (*ibid.*)

⁵¹ J. Mesnard. PASCAL. Hatier. 1962. pp. 156-157.

“Force de l'imagination”, Pascal la néglige complètement, que ce soit dans notre fragment ou dans d'autres fragments des *Pensées*.

Nous voulons signaler en dernier lieu que dans les deux textes de Montaigne recueillis par nous du chapitre “De la coutume . . .” et rapprochés l'un au début et l'autre aux deux phrases “L'imagination dispose de tout . . . Je voudrais de bon coeur voir le livre italien . . .” du fragment pascalien il ne s'agit pas de l'imagination mais de la coutume et que, malgré cette différence de la matière, les termes et la tournure des textes de Montaigne se révèlent étonnamment proches de ceux des phrases correspondantes de Pascal, dans lesquelles est justement décrit le trait principal de la faculté imaginante. La ressemblance des textes est telle qu'on serait même tenté à penser que l'imagination pascalienne a le même statut que celui de la coutume dans les *Essais*. Nous reviendrons sur ce point plus tard.

II. Si l'aspect animiste de l'imagination qui était cher à Montaigne, comme montre l'existence d'un chapitre consacré à la “Force de l'imagination” dans les *Essais*, n'apparaît jamais sous la plume de Pascal, d'autres aspects traditionnels tels que l'aspect affectif et l'aspect spéculatif ne lui sont pas inconnus.

Ce qu'on pourrait appeler l'imagination affective, faculté de représenter avec le concours de l'affectivité humaine les images plus ou moins déformées des objets réels, nous la trouvons par exemple dans les fragments suivants:

“*L'imagination* grossit les petits objets jusqu'à en remplir notre âme par une estimation fantasque, et par une insolence téméraire elle amoindrit les grandes jusqu'à sa mesure, comme en parlant de Dieu.” (L. 552-B. 84) (Nous soulignons.)

“*Notre imagination* nous grossit si fort le temps présent à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité; et tout cela a ses racines si vives en nous que toute notre raison ne nous en peut défendre, et que . . .” (L. 432-B. 195)

L'imagination qui grossit les petites choses, voilà une conception tout à fait classique dont nous pouvons trouver l'origine chez Platon. C'est l'aspect pour ainsi dire le plus banal de la faculté imaginative de l'homme et Montaigne ne manque pas d'en parler dans les *Essais*.

“Plusieurs choses nous semblent plus grandes par *imagination* que par effect. J'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaite et entière santé: je dy non seulement entière, mais encore allegre et bouillante. Cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies que, quand je suis venu à les experimenter, j'ay trouvé leurs pointures molles et lèches au pris de ma crainte.” (*Ess.*, II-6)

Dans ce texte de Montaigne l'intervention de l'affectivité dans la formation des images exorbitantes est clairement expliquée. Or nous savons qu'il existe des images qui refusent le jeu de l'affectivité; ce sont des “images qui sont nées de la considération des vérités spéculatives” (St Augustin), par exemple, les figures géométriques. L'imagination spéculative qui consiste à représenter ces images abstraites, Pascal mathématicien ne pourrait pas l'ignorer. Voyons par exemple la fin du fragment concernant l'esprit géométrique et l'esprit de finesse.

“Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusque dans les premiers principes des choses spéculatives et d'*imagination*, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde, et tout a fait hors d'usage.” (L.512-B. 1)

C'est d'ailleurs cette imagination qui s'attribue dans le fragment de deux infinis

un statut d'entre les sens et la pensée conceptuelle. Nous citons le début de ce fameux fragment pour montrer comment Pascal a fixé la place de l'imagination spéculative dans la domaine épistémologique.

“ Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté, qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent. Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour pour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que ses artres, qui roulent dans le firmament, embrassent. Mais si notre vue s'arrête là que *l'imagination* passe outre, elle se lassera plutôt de concevoir que la nature de fournir. Tout le monde visible n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'en approche, nous avons beau enfler nos conceptions au-delà *des espaces imaginables*, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est parout, la circonférence nulle part. Enfin c'est le plus grand caractère sensible de la toute-puissance de Dieu que *notre imagination* se perde dans cette pensée.” (L. 199-B. 72) (Nous soulignons.)

Ainsi, l'imagination dans le fragment cité se définit comme une faculté susceptible de dépasser l'ordre des sens, sans atteindre néanmoins l'ordre de la pensée conceptuelle. Cette définition de l'imagination spéculative et sa notion même ne sont pas moins classique que la conception affective de l'imagination. Aristote a déjà présenté dans “ De l'âme ” la notion de l'imagination neutre et passive qui n'est pas loin de la notion de l'imagination spéculative, et, au moyen âge, St. Augustin a donné de l'imagination une description rigoureusement identique à celle que nous venons de lire dans le fragment de deux infinis.

“ Ainsi tout l'espace que peut embrasser le regard se développant dans l'immensité de l'univers, même les dimensions que nous prêtons aux corps quand nous nous les représentons aussi grands que possible. La raison va plus loin encore, mais l'imagination ne la suit plus. (Et ratio quidem pergat im ampliora, sed phantasia non sequitor.)” (St. Augustin; De Trinitate, XI, X-17)

III. Revenant maintenant au long fragment intitulé *Imagination*, on verrait bien que les aspects traditionnels dont nous venons de parler ne s'appliquent plus aux activités de l'imagination décrits dans le fragment. Il semble qu'il y ait quelque chose de nouveau qui déborde le cadre classique de sa notion. Quel est en effet l'imagination dont Pascal développe la description dans le fragment L. 44-B. 82?

Selon Pascal, l'imagination est une puissance qui “ a le grand droit de persuader parmis les plus sages ”, qui “ a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres ”, qui donne le respect et la vénération “ aux personnes, aux ouvrages, aux lois, aux grands ” et, enfin, qui “ dispose de tout ” et “ fait la beauté, la justice, et le bonheur qui est le tout du monde ”. En somme, c'est une puissance de créer des valeurs.

Ce que nous voudrions bien appeler l'imagination pascalienne a donc pour son ressort le plus secret une faculté créatrice. Mais ce n'est pas ce qu'on appelle traditionnellement l'imagination créatrice, parce que celle-ci consiste à créer de nouvelles images en combinant des images déjà acquises, tandis que le propre de l'imagination pascalienne est la création des valeurs et non des images. Sur ce point, le rapprochement des textes de Pascal et de

Montaigne concernant le philosophe sur un placher au-dessus d'un précipice se révèle d'une importance capitale. Montaigne disait dans les *Essais* que "la vuë de cette hauteur extreme" épouvante et transite le philosophe; Pascal remaniant un peu le texte de Montaigne écrit: "Le plus grand philosophe du monde sur un plancher plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice quoique sa raison le convainque de sa surté, *son imagination prévaudra* ... (Nous soulignons) L'introduction de la notion de l'imagination change complètement la signification de la frayeur du philosophe. Selon Montaigne, c'était la vue, c'est à dire le donné sensoriel qui cause l'effroi; pour Pascal, c'est l'imagination qui crée une certaine valeur susceptible d'effrayer le philosophe.

S'il en est ainsi, ne pourrions-nous pas prendre le fragment suivant pour une explication figurée du principe de créativité de l'imagination?

"Deux visage ssemblables, dont aucun ne fait rire en particulier font rire ensemble par leur ressemblance." (L. 13-B: 133)

De même que l'imagination a créé pour le philosophe une valeur qui l'a effrayé, ici, la juxtaposition de deux visages donne naissance à une valeur qui n'existait pas quand on les voyait séparément et qui, surgissant brusquement de la juxtaposition même, agite les passions humaines.

Il y a lieu de signaler, d'ailleurs, que ce fragment de deux visages semblables se trouve classé, à la première Copie, dans la liasse qui porte pour titre "Vanité". Ce qui est le cas aussi pour le long fragment que nous avons reproduit au début de cet article. Ce fait nous permet de découvrir le lien qui se trouve entre les deux fragments. Le philosophe qui est saisi d'épouvante sur un plancher, les peuples qui vénèrent les magistrats à cause de leur robe rouge, ou bien celui qui rit en voyant deux visages semblables, ils sont tous en proie des Valeurs imaginaires, c'est à dire des *vanités*.

Un autre fragment qui se trouve aussi dans la liasse "Vanité" nous fait voir un autre effet plus sérieux de l'imagination pascalienne.

"La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers et de toutes les choses qui ploient la machine vers le respect et la terreur fait que leur visage, quand il est quelquefois seul et sans ses accompagnements, imprime dans leur sujets le respect et la terreur parce qu'on ne sépare point dans la pensée leurs personnes d'avec leurs suites qu'on y voit d'ordinaire jointes. Et le mode qui ne sait pas que cet effet vient de cette coutume, croit qu'il vient d'une force naturelle. Et de là viennent ces mots: le caractère de la divinité est empreint sur son visage, etc." (L.25-B. 308)

Ici le jeu de l'imagination est double; elle représente d'abord deux images toujours conjointes, figure du roi et ses gardes; ces images, devenues inséparables, entraîne le deuxième jeu de l'imagination qui fait voir aux peuples le caractère de la divinité sur le visage du roi. Ce deuxième jeu de l'imagination qui crée l'autorité, fondement de l'ordre social, est si puissante qu' "il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le grand seigneur environné dans son superbe sérail de quarante mille janissaires." (L. 44-B. 82)

L'idée que l'autorité n'est qu'un effet de l'imagination apparaît à plusieurs reprises dans les *Pensées*. Voyons par exemple le cas de l'autorité des lois. "Rien n'est si fautif, dit Pascal, que ces lois qui redressent les fautes. Qui leur obéit (aux lois) parce qu'elles sont justes, obéit à la justice qu'il imagine, mais non pas à l'essence de la loi. (. . .) Qui voudra en examiner le motif le trouvera si faible et si léger que s'il n'est accoutumé à contempler *les prodiges de*

l'imagination humaine, il admirera qu'un siècle lui ait tant acquis de pompe et de révérence." (L. 60-B. 294)

Cette réflexion sur la vanité des lois fondées sur la justice imaginaire est inspirée de Montaigne. Or, ici encore, c'est Pascal qui introduit la notion de l'imagination. Montaigne écrivait :

"Les lois prennent leur autorité de la possession et de l'usage; il est dangereux de les ramener à leur naissance; elle grossissent et s'ennoblissent en roulant, comme nos rivières: suivez les contremont jusques à leur source, ce n'est qu'un petit surion d'eau à peine reconnoissable, qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considérations qui ont donné le premier branle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence: vous les trouverez si legeres et si delicates, que ces gens icy qui poisent tout et le ramenant à la raison, et qui ne recoivent rien par autorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs jugements souvent très éloignéz des jugements publiques." (Ess., *Apol.*)

IV Non seulement l'autorité mais toutes les valeurs ici-bas sont les produits de l'imagination. Le monde où nous vivons est aux yeux de Pascal rempli de valeurs imaginaires et la vie des hommes n'étant qu'une suite de la recherche des valeurs, toutes les activités humaines sont motivées par l'imagination. "Je rapporterai presque tous les actions des hommes qui ne branle presque par ses secousses."

Ces activités humaines, Pascal les appelle le "divertissement" et cette notion particulièrement pascalien a un rapport très étroit avec l'imagination. Dans le fragment consacré au divertissement (L. 135-B. 139), ayant signalé l'existence de deux instincts contraires dans l'homme, l'un le poussant aux activités extérieures et l'autre lui faisant reconnaître que le vrai bonheur est dans le repos et la paix, Pascal écrit :

"Et de ces deux instincts contraires, il *se forme* en eux (les hommes) un projet confus qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme qui les porte à tendre au repos par l'agitation et à *se figurer* toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera si en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos." (Nous soulignons.)

L'emploi des verbes *se former*, *se figurer*, verbes similaires à *imaginer* montre que le jeu de l'imagination se trouve sous-jacent dans l'acte du divertissement. Le divertissement pascalien n'est pas simplement l'acte négative de détourner les yeux de la misère de la condition humaine, mais c'est l'acte positive de créer, bien que provisoirement, "un sujet de passion."

"Un amusement laguisant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe, et qu'il *se pipe* lui-même en *s'imaginant* qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, afin qu'il *se forme* un sujet de passion et qu'il excite sur cela son désir, sa colère, sa crainte pour cet objet qu'il s'est formé comme les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barboillé" (L. 136-B. 469) (Nous soulignons)

Dans ce texte aussi, des verbes comme *se piper*, *s'imaginer*, *se former* font apparaître l'action de la faculté imaginante qui constitue le sens même du divertissement.

La poursuite du "sujet de passion" créé ainsi par l'imagination figure, d'ailleurs l'aspiration que porte l'être humain vers la valeur absolue. L'intervention de l'imagination dans tous les secteurs de l'action humaine est en réalité une conséquence logique de la situation de l'homme après la chute. L'homme après le péché d'Adam est pour ainsi dire déchiré

vivant entre son incapacité totale et foncière d'atteindre son vrai bien et son aspiration vers la vérité absolue qui lui puisse donner, une fois atteinte, le vrai bonheur. Dans cette misérable situation contradictoire, poussé par "une idée du bonheur", "une lumière confuse de son auteur", ne pouvant cependant découvrir où se trouve ce qu'il cherche, l'homme est inévitablement amené à créer en recourant à l'imagination l'illusion de la vraie valeur qu'il désire.

Ainsi, l'imagination pascalienne nous apparaît maintenant non pas une simple faculté trompeuse mais plutôt une expression de l'intentionnalité fondamentale qui forme la positivité même qu'on peut trouver à la base de toute existence humaine. (*à suivre*)